

Le profil de la Tête de Barne tel qu'on peut le voir aujourd'hui, amputé de l'une de ses deux pointes par le second éboulement, soit en 1749.



FRESQUES: LAURENT WILLENGER

La peur dans la montagne

Le 23 septembre 1714, un pan entier des Diablerets s'effondre sur Derborence. Trente-cinq ans plus tard, une nouvelle coulée de pierre dévale la montagne. Chronique d'une double catastrophe.

Au début du mois de juin 1714, une colonne de bergers accompagnés de leurs bêtes emprunte le périlleux sentier qui s'accroche aux flancs escarpés du val Triquet. Après plusieurs heures de lente progression, hommes et bêtes débouchent enfin dans une vallée plus large. Les voici sains et saufs au fond du grand cirque de *Derboreintze*, un lieu austère où les pâturages sont cernés de tous côtés par de grandes murailles de pierre. Là, l'ombre des montagnes s'attarde plus longtemps qu'ailleurs.

Les plus hautes d'entre elles forment un colossal château de roche et de glace coiffé de tours fumantes: ce sont les Diablerets. Des bruits sourds y retentissent presque chaque jour et souvent la montagne crache de gros blocs meurtriers. Pourtant, malgré la peur que leur inspire cet inquiétant voisinage, les bergers reviennent chaque printemps, bénis par le curé du village.

Mais cette année-là, esprits et démons se livrent à une sarabande particulièrement endiablée. Leurs jeux dévastateurs prennent de plus en plus d'ampleur. De grands blocs pleuvent et la montagne tremble et gémit. Les hommes et les bêtes ont peur.

Déluge de pierre

Cette montagne, elle va finir par tomber. Le dimanche 23 septembre, en début d'après-midi, un pan entier du flanc sud des Diablerets s'effondre. Il noie hommes, chalets et bêtes sous une marée de pierre qui s'avance jusque dans les gorges de la Lizerne, cinq kilomètres plus bas. Le vacarme est si fort qu'on l'entendra paraît-il jusqu'à Bex. Le ciel est si chargé de poussière qu'il fait nuit en plein jour. Nul ne sait quand le soleil dévoila enfin aux survivants le nouveau visage de la montagne et le gigantesque éboulis avec ses blocs grands comme des maisons.

Le miraculé

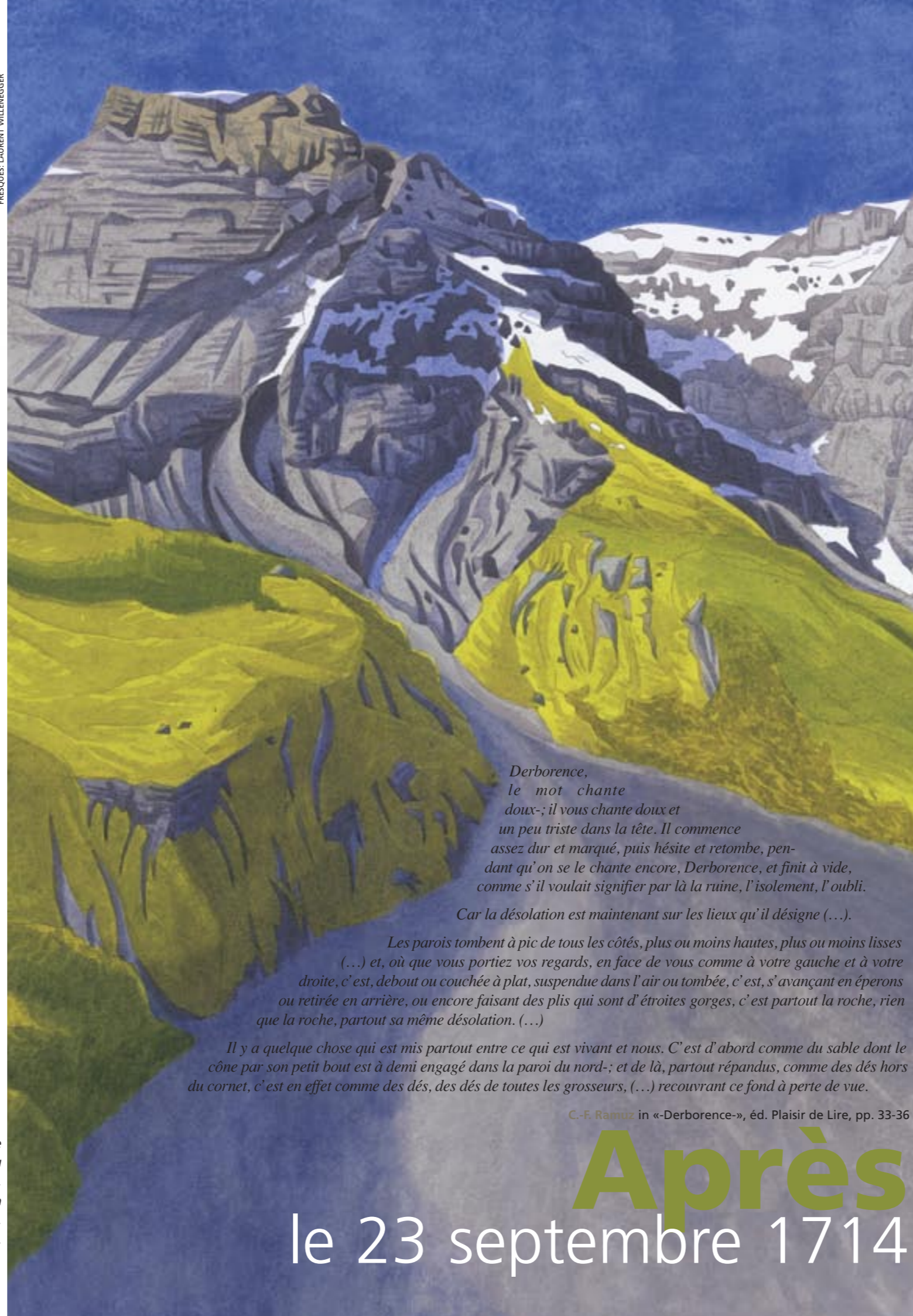
On raconte qu'une partie des bergers, sentant venir ce déluge de pierre, s'étaient mis à l'abri avant la catastrophe. Seule une quinzaine d'entre eux auraient été ensevelis. Parmi eux Séverin Antonin, qui aurait survécu dans une étable creusée dans la pente. La légende veut que ce miraculé soit réapparu au village d'Erde, hirsute et famélique, trois mois plus tard, à la veille de Noël. Une histoire peu vraisemblable qui a eu le grand mérite d'inspirer l'écrivain Charles-Ferdinand Ramuz pour son roman «Derborence».

Malgré la disparition d'un pâturage tout entier et d'une centaine de chalets, les montagnards remonteront l'année suivante déjà avec leurs bêtes à Derborence. Mais la redoutable montagne leur inspire désormais encore plus de crainte et de méfiance.

La vie plus forte

Trente-cinq ans plus tard, quand les chutes de pierres se multiplient à nouveau, tout le monde déserte Derborence. Il n'y a personne pour assister au second grand éboulement le 23 juin 1749: un des pans de la Tête de Barne s'effondre. Il engloutit 40 chalets supplémentaires et provoque, en barrant les eaux de la Derbonne, la naissance d'un grand lac. La ruine, l'oubli, la désolation - ce sont les mots de Ramuz - sont désormais sur Derborence. Pourtant, quoique destructrices, ces deux catastrophes n'empêcheront pas la vie de regagner le terrain perdu en rongeant peu à peu cet océan de pierre et de poussière. Un jour, les couleurs reviendront tapisser ce chaos minéral pour nous offrir, deux cent cinquante ans plus tard, l'un des plus beaux jardins qui soient. Mais d'abord, parole à la montagne...

Un déluge de pierre s'est abattu sur Derborence, ensevelissant en un instant pâturages, hommes et bêtes.



Derborence, le mot chante doux; il vous chante doux et un peu triste dans la tête. Il commence assez dur et marqué, puis hésite et retombe, pendant qu'on se le chante encore, Derborence, et finit à vide, comme s'il voulait signifier par là la ruine, l'isolement, l'oubli.

Car la désolation est maintenant sur les lieux qu'il désigne (...).

Les parois tombent à pic de tous les côtés, plus ou moins hautes, plus ou moins lisses (...) et, où que vous portiez vos regards, en face de vous comme à votre gauche et à votre droite, c'est, debout ou couchée à plat, suspendue dans l'air ou tombée, c'est, s'avancant en éperons ou retirée en arrière, ou encore faisant des plis qui sont d'étroites gorges, c'est partout la roche, rien que la roche, partout sa même désolation. (...)

Il y a quelque chose qui est mis partout entre ce qui est vivant et nous. C'est d'abord comme du sable dont le cône par son petit bout est à demi engagé dans la paroi du nord; et de là, partout répandus, comme des dés hors du cornet, c'est en effet comme des dés, des dés de toutes les grosseurs, (...) recouvrant ce fond à perte de vue.

C.-F. Ramuz in «Derborence», éd. Plaisir de Lire, pp. 33-36

Après le 23 septembre 1714

Avant le 23 septembre 1714

La montagne crée, la montagne gémit. Les diabolins, là-haut, se déchainent.